

LE PETIT BOIS

Eugène Durif

ACTES SUD - PAPIERS

PRÉSENTATION

Le Petit Bois : Un matin d'automne pas comme les autres. C'est le jour de l'arrivée des forains pour la fête du village, le jour qui rappelle à un frère qu'à cette même période, quelque temps auparavant, un drame s'est produit et que sa soeur Clara a cessé de respirer.

Le Fredon des taiseux : Entre propos et blagues de bistrots, généalogies villageoises, réflexions sur le langage, l'existence et le couple, un citadin qui a suivi à la campagne sa femme, spécialiste d'ethnographie rurale, se laisse peu à peu fondre dans le pays d'Auge qui l'entoure et envahir par les voix des sujets de la thèse de sa femme.

"ACTES SUD-PAPIERS"

collection dirigée par Claire David

EUGÈNE DURIF

Eugène Durif a travaillé très tôt, tout en faisant des études de philosophie. Il a été un temps secrétaire de rédaction et journaliste. Depuis le début des années 1980, il se consacre à un travail d'écriture personnel, proposant des textes de poésie, des récits, du théâtre et des fictions radiophoniques, des nouvelles et des romans, dont la plupart sont publiés chez Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

POÈMES, ROMANS, RÉCITS, NOUVELLES

- Une manière noire* (récit), Verdier, 1986.
L'Étreinte, le temps, Comp'Act, 1987.
Salomé, les yeux tus (avec des gravures de Paul Hickin), Comp'Act, 1989.
Paroles échappées du cœur, Paroles d'aube, 1995.
"De si peu se souvenir", in *Lyon, ville écrite*, Stock, 1997.
Sale temps pour les vivants (roman), Flammarion, 2001.
De plus en plus de gens deviennent gauchers (nouvelles), Actes Sud, 2004.
Laisse les hommes pleurer (roman), Actes Sud, 2008.

THÉÂTRE

- Le Petit Bois*, Comp'Act, 1991 (épuisé).
Croisements, divagations suivi de *Chorégraphie à blanc*, Actes Sud-Papiers, 1994.
Tonkin-Alger suivi de *Maison du peuple*, Actes Sud-Papiers, 1995.
Via Negativa (comédie), Actes Sud-Papiers, 1996.
Les Petites Heures suivi de *Eaux dormantes*, Actes Sud-Papiers, 1996.
Nefs et naufrages (sotie), tapuscrit Théâtre ouvert, 1996.
La Petite Histoire, L'École des loisirs (collection théâtre), 1997.
Comme un qui parle tout seul, Paroles d'aube, 1998.
"Le coup de pied de l'ange", *La Polygraphe n° 2*, Comp'Act, 1998.
Filons vers les îles Marquises (opérette), Actes Sud-Papiers, 1999.
Meurtres hors champ, Actes Sud-Papiers, 1999.
Pochade millénariste, Actes Sud-Papiers, 2000.
Têtes farçues, L'École des loisirs (collection théâtre), 2000.
Divertissement bourgeois, Actes Sud-Papiers, 2001.
Ni une ni deux suivi de *Les Irruptés du réel*, Actes Sud-Papiers, 2002.
Le Plancher des vaches, Actes Sud-Papiers, 2003.
Hier, c'est mon anniversaire, Actes Sud-Papiers, 2005.
Mais où est donc Mac Guffin ?, L'École des loisirs, 2005.
L'Enfant sans nom, Actes Sud-Papiers, 2006.
La Nuit des feux, Actes Sud-Papiers, 2008.
Loin derrière les collines suivi de *L'Arbre de Jonas*, Actes Sud-Papiers, 2010.

© ACTES SUD, 2010 pour la présente édition

ISSN 0298-0592

ISBN 978-2-330-00709-6

LE PETIT BOIS

suivi de

LE FREDON DES TAISEUX

Eugène Durif

LE PETIT BOIS

Il faut interpréter Durif, même seul dans sa cuisine, pour sentir sur ses mains le souffle de l'écriture et, au-delà, les images qu'elle provoque en nous. L'image de ce petit grand homme. Petit, dans son corps trop grand pour pouvoir encore faire du manège ou pour se serrer près de la femme du cirque sans que ses mains ne lui échappent. Il y a comme un acte d'amour qui donne la mort. La femme part dans la carrière avec un enfant ; un homme se couche auprès d'elle. En tuant l'image de sa sœur, c'est un peu de lui qu'il tue. En se tuant un peu, il ne fait que se rapprocher du soleil. Il est probable qu'il s'y brûle. Il n'est pas sûr que ça lui fasse mal.

ÉRIC ELMOSNINO,
15 avril 1991.

à Eric Elmosnino et Patrick Pineau

Une première édition de ce texte, actuellement épuisée, a paru en 1990 aux éditions Comp'Act, Chambéry.

LUI. De nuit, alors il n'y en aura plus.
Les chiens aboient, je les entends, loin puis proches.

J'ai froid, les yeux se ferment malgré eux, je n'ai plus peur, de nuit il n'y en aura plus, et la lumière ou l'ombre cela n'aura plus d'importance.

Continuer à parler, ne plus sentir le froid, souffler sur ses doigts, continuer à parler. Rosée du matin. S'il y avait de la neige, je pisserais dessus et je regarderais le trou s'agrandir et l'herbe et la terre apparaître peu à peu noires.

Buée devant les yeux quand on souffle sur ses mains.

Quand je suis parti de la maison, je l'ai entendue qui donnait à manger aux poules comme tous les matins. "Petits, petits", les caquètements, les gloussades, les bruits d'ailes et la course à celle qui attrapera le plus vite les grains. Presque le matin d'un autre jour. Oui, c'était...

Je dirai, un autre jour, et ce sera le jour.

Dormi. Si peu. Si vite. Réveillé tout à coup. Les chiens qui aboient, loin, proches, loin. Dans une sorte de brouillard des voix qui appellent et j'entends mon nom qu'ils crient, oui c'est mon nom, cela ressemble à mon nom dans un cri, dans des cris à plusieurs voix et les chiens aboient par-dessus les voix.

Dormi si peu, les yeux juste fermés. Un rêve de blanc. Les pires : qui rêve en blanc malheur le prend, qui rêve de bleu perdus les yeux.

Oui ; tout de blanc vêtu sur un cheval caparaçonné, immaculé. J'étais un chevalier. Mais je m'approchais d'une femme, belle plus qu'on ne saurait l'imaginer, et j'étais dans ses bras un petit enfant malade, elle mangeait de baisers mon visage – Ne dit-on pas croquer

le marmot ? – et m'enfermait dans une prison d'air, c'était son souffle tout autour de moi, et je m'étais perdu sans pouvoir sortir de cette prison, sur un chemin qui longeait une mer immobile. Tous mes vêtements étaient déchirés et je pensais aux yeux qu'avait cette femme et au regard qu'elle avait posé sur moi, comme si j'avais été un petit enfant et qu'elle couvre de baisers mon visage, je voulais m'approcher d'elle encore, mais j'étais sur un glacier que je tentais d'escalader et la neige saignait dès que je la touchais, percée de blessures, et je perdais prise et tombais, roulais sans fin dans cette neige, pensant qu'il arriverait bien un moment où je toucherais le fond, le blanc, et la chute n'aurait de fin que le corps brisé dans les rochers mais il était si doux de penser que je pouvais tomber sans que cela n'ait de cesse.

La vieille qui faisait brûler les mulots nous avait dit : “Si vous allez au bois, les corneilles vous crèveront les yeux.”

Je suis parti tôt le matin sur mon vélo. Le tueur de cochons était déjà debout. Il m'a dit un grand bonjour. Il nous faisait encore plus peur que la vieille aux mulots quand nous étions petits, Clara et moi. Il a de grosses mains caresseuses, les veines apparaissent dès qu'il ferme le poing. Il a l'air si calme au jour des tuailles, quand il saisit la bête et la pend par les pieds. *Nous avons regardé sans pouvoir bouger.* Il parle longtemps à l'avance, presque tendrement, à l'oreille de celui qu'il va saigner, comme si de rien n'était, même lorsque le cochon gigote, sursaute et hurle tant et plus, la tête presque au sol. Il sait bien où porter le coup de couteau, le piquer à la gorge pour que le sang gicle bien droit et coule dans la bassine. Il ne faut pas que le sang tourne, avec le sang il fera du boudin.

Nous avons regardé sans pouvoir bouger, sommes restés à fixer, serrant fort nos mains l'une dans l'autre.

Le sang coule épais, il a l'air satisfait, il le touche pour l'apprécier, le sent sur ses doigts, sait déjà s'il sera bon. Les hurlements du cochon qui se débat encore et tressaute, c'est comme s'il ne les entendait pas, d'ailleurs au bout d'un moment il ne crie plus, c'est à peine s'il continue à bouger, des petits frissons on dirait, avant de s'arrêter vraiment. Il a des gestes précis et sûrs pour le passer au feu, lui racler la couenne et le couper en deux, le fendre d'un coup bien sec, la boyasse qu'il lave soigneusement au-dedans se répand, il

la touche, la malaxe bien chaude. Il fait tout lui-même, personne n'ose lui proposer de l'aider, sauf pour attraper le cochon avant de le saigner et la vessie qu'il donne à gonfler aux enfants. Je n'aime pas le tueur de cochons. Un jour, je l'ai vu tuer un cabri. Je n'aime pas son sourire et ses grosses mains veineuses. Il a l'air paisible comme cela, mais depuis que je l'ai vu tuer un cabri... Ce jour-là, j'aurais voulu me cacher la tête dans n'importe quoi pour ne pas voir. Me boucher les oreilles pour ne pas entendre. Le regard qui chavire un moment et les yeux blancs qui se voilent et vous fixent, les yeux blancs.

Loin. Je m'étais endormi. Criailleries tout près. Les yeux les fermer comme s'ils étaient vraiment ouverts, puis jeter sa pensée très loin, toucher sa tête plusieurs fois derrière la tête, derrière, jeter sa pensée très loin avec la main qui touche la tête, derrière la tête.

C'étaient leurs cris comme des bêtes sauvages. Elle avait dit dans ce rêve la femme du lac que lorsque l'orfraie chante c'est pour annoncer la mort, ne dit-on pas des cris d'orfraie, pousser des cris d'orfraie ? Non, ce sont des cris d'effraie, pousser des cris d'effraie.

Je vois dans le noir maintenant. Je vois beaucoup mieux dans le noir que dans le jour. Les yeux ouverts ou fermés, peu importe. Je peux rouler très vite sur mon vélo, sans lumière dans la nuit, personne ne me voit dans la nuit. Ils ne me voient ni ne m'entendent, mais je suis là près d'eux, ils ne se doutent de rien, même les chiens ne me font pas peur. Je suis parti tôt le matin sur mon vélo. Les linges séchaient au fil et j'entendais, venant de la maison, le grésillement de la radio. Elle avait dû faire la lessive, étendre les linges avant de donner à manger aux poules. Je voulais partir sans qu'elle me voie, ne pas avoir à lui parler. Jour de vogue. Elle allait encore pleurer, vouloir me prendre et me serrer dans ses bras. L'accident, le temps passé et que plus rien ne serait plus jamais comme avant, mais qu'elle devait bien être au ciel à l'heure qu'il est, aux limbes, a dit la femme du tueur de cochons, elle savait, le curé lui avait dit, ceux qui ne se rendent pas compte ce qui est ou non péché vont aux limbes.

Je ne voulais pas les entendre, ses pleurnicheries. Elle aurait voulu que je reste comme une fille à pleurer avec elle et parler de Clara, à se lamenter l'un et l'autre, tout près l'un de l'autre. Quand les

forains arrivaient pour la vogue d'automne, elle ne pouvait s'empêcher d'y penser, et de le remâcher et ressasser tout ce passé, elle se souvenait de tout, des moindres détails, et la fois où vous avez mis tous les deux les pieds dans les rayons de bicyclette, et la fois où, elle se souvenait de tout, de la couleur des robes et des clignements d'yeux devant le photographe. Elle déballait tous les souvenirs, encore et encore. Moi, je ne voulais pas parler. Je suis silencieux, je roule très vite sur mon vélo, quand je roule très vite dans la nuit, c'est comme un manège qui n'arrêterait jamais de tourner avec une musique que personne d'autre que moi ne pourrait entendre. Oui, des musiques et des belles, des glissantes et des tourbillonnées, elles ne s'arrêtaient plus, guimauves et traînantes, et des endiablées, criardes et grinçantes, des pleurnicheuses et bien poisseuses, ferme les yeux et ne bouge plus, vague à l'âme et que je te pousse. Les mains très fort serrées l'une dans l'autre, la première fois, du plus loin que je me souvienne, ce devait être la première fois, le manège qui tournait, et nous avions peur, Clara a pleuré, ton père aurait dû t'appeler Madeleine tu n'arrêtes pas de pleurer, lui avait dit l'homme des manèges, les chevaux en tournant montaient de bas en haut, s'arrêtaient à peine juste le temps de descendre et de monter, et cela reprenait, il fallait arracher le pompon en passant. Quand je roule la nuit très vite sur mon vélo, je vois dans le noir et de toutes les couleurs, nous sommes restés à regarder, nous n'osions plus bouger, nous ne pouvions détacher les yeux de, et mes mains collées l'une à l'autre, le temps se serait arrêté vraiment, quand je roule la nuit très vite dans le noir, comme si cela ne s'était jamais arrêté de tourner, avec la peur et l'envie de pleurer quand on est assis là à tourner, les gens qui font des signes et rient tout autour. La musique ne pourrait s'arrêter, le manège de tourner... je restais à regarder, celui qui prend les tickets me hurlait, couvrant la musique, tu vas partir à la fin, tu ne vas pas rester cent sept ans ici, tu ne vois pas que tu leur fais peur, tu voudrais peut-être monter sur les chevaux de bois à ton âge, après comme je restais à regarder, il a pris l'habitude, se retournait vers moi en haussant les épaules ou hochant la tête, l'air de dire, mais je ne voyais pas les enfants, ni les chevaux et les cygnes, ni les voitures, non je ne voyais rien que ce mouvement qui n'en finissait pas et la musique aussi je la voyais tourner. Siffle dans le noir, de nuit il n'y en aura plus, buée devant les yeux quand on souffle sur ses mains, la musique là qui n'en finit pas et

qui revient, encore la même, et je la vois tourner quand je roule très vite dans le noir, comme si cela ne s'était jamais arrêté de tourner.

Ils reviennent chaque année à la même période, au début de l'automne. Elle, forcément, elle ne pouvait s'empêcher de penser aux histoires d'autrefois, les vieilles photographies vite sorties des boîtes à chaussures. Ils montent les manèges pendant la journée sur la place du marché et le soir ça démarre, la musique, les voix dans les micros et tout le tintouin, là où tout le monde se précipite c'est sur les autos tamponneuses, les garçons foncent sur les filles, elles rient bêtement, gloussent et poussent de grands cris chaque fois qu'elles se font secouer, elles aiment ça, sinon elles n'iraient pas se faire tamponner, les garçons bien sûr en profitent, ils les touchent ou les pincen en passant, elles crient comme des oies en serrant contre elles leurs sacs.

Cette fois-là, il y avait un cirque. Mais rien et trois fois rien : un âne, un clown, deux jongleurs, un trapéziste qui faisait des soleils et puis la femme qui tirait si bien, celle qu'on voyait sourire sur les affiches, en maillot de bain pailleté d'or, fermant un œil pour viser ou pour Dieu sait quoi. Pendant la journée, elle tenait le stand de tir avant de faire son numéro le soir. Ceux qui voulaient faire les malins, souvent des militaires en bande, venaient tourner autour du stand, ils la reluquaient, se poussaient du coude en ricanant, croyaient l'impressionner en faisant des cartons, mais elle avait une façon de les regarder, méprisante, lointaine, de leur tendre la carabine sans répondre à leurs plaisanteries qui leur coupait le sifflet. Le type à côté d'elle : quelle sale tête et puis de grandes auroles sous les bras et le visage luisant de sueur !

Le clown faisait tourner l'âne bûte de tissu bariolé, tout autour de la place. Les enfants leur couraient après, criant, se moquaient d'eux. L'animal suivait son chemin, à petits pas, l'air résigné, presque mécaniquement. Le clown n'arrêtait pas de grimacer, semblant de perdre sa perruque rouge ou de marcher sur ses lacets, s'affalait en jurant sous les rires. La fille me faisait penser à, non, pas vraiment, elle m'a souri derrière son stand, il m'a semblé qu'elle me souriait, je la fixais à la dérobée, m'a tendu une carabine "Tiens, au lieu de me regarder avec des yeux comme deux ronds de flan,

tu ferais mieux de tirer un coup” et elle a éclaté de rire. Le type au regard mauvais, il a grogné je ne sais quoi, le soir, lui, il faisait le présentateur au cirque, j’y étais allé la veille, comme ça, pour voir, la musique tombait d’un haut-parleur, des roulements de tambour et cymbales, et elle apparut après que les jongleurs eurent quitté la piste, elle sortit tout à coup du noir, un projecteur la cerclait, habillée d’un maillot de bain couvert de dorures, d’étoiles étincelantes, avec son sourire un peu méprisant, et l’autre il élevait la voix et roulait les mots, voici exceptionnellement, ce soir, parmi nous, la belle Alice, une attraction d’un niveau international, vous n’en croirez pas vos yeux, un numéro extrêmement dangereux, c’est pourquoi je vous demande d’observer le plus grand silence, il y va d’une vie humaine, mesdames et messieurs, ne l’oubliez pas, le bruit le plus léger peut rompre la concentration nécessaire à l’exécution de ce numéro unanimement apprécié dans les capitales du monde entier, un long roulement de tambour / Elle me tendait la carabine en me faisant un clin d’œil “Amène la monnaie”, je lui ai tendu un billet que ma mère m’avait glissé le matin en me disant “Amuse-toi bien”, elle a chargé la carabine, et elle me l’a donnée, elle avait les yeux d’une Vierge d’église, mais maquillée, les paupières bleues et la bouche rouge sang / Après le grondement du tambour elle a tiré en l’air, le clown est arrivé en s’écroulant sur la piste, s’est relevé en titubant, tout le monde riait, lui il faisait comme s’il avait très peur et qu’il allait s’enfuir, il essayait de partir, regardait de tous côtés avec de drôles de petits mouvements de la tête, il s’empêtrait dans ses grands souliers et son pantalon est tombé, il restait là l’air ahuri, tout ébaubi en caleçons longs, il a remonté son pantalon en faisant des mines, se dandinant sur place, et il a fini par se coller contre le piquet du chapiteau, grimaçant, gémissant, pleurnichant “Non, non, j’ai vraiment la trououououuille” ; les gens riaient, le sifflaient, et puis soudain, grand silence, il est resté immobile, maintenant c’était du sérieux, il y avait eu un autre roulement de tambour pour avertir, elle a visé lentement et a tiré une première fois, le chapeau est tombé, puis il a tendu à bout de bras des objets de plus en plus petits qu’elle touchait à chaque coup de feu, un ballon qu’il avait lui-même gonflé avec la bouche et enfin il s’est mis de profil avec une cigarette qu’il a allumée et qu’elle a fait disparaître après avoir visé un moment, les spectateurs ont applaudi très fort, les petits malins qui criaient “Chiqué, chiqué” elle

leur a demandé : “Vous voulez venir vous mettre à sa place ?”, ils n’ont plus bronché / Quand elle m’a tendu la carabine, j’ai un peu tremblé, elle souriait, “Alors, qu’est-ce que tu attends ? Montre à la dame ce que tu sais faire.” J’ai hésité : les ballons qui dansaient ou les pipes qui tournaient, les tonnelets en pyramide ou bien l’œil du pigeon complètement enlevé emporte un lot. J’ai épaulé et visé un carton, le plus simple, je me suis appliqué, je retenais mon souffle, mais quand j’ai tiré, ce n’était pas fameux, pas un seul plomb dans le trou du milieu, elle m’a donné le carton en disant “Tu feras mieux la prochaine fois”, je n’arrivais pas à quitter le stand, je restais à la regarder comme si je n’avais pu bouger, elle s’est tournée vers le type, “Tu as vu, j’ai fait une touche”, l’autre a encore grogné. Le clown, je ne l’avais pas vu venir avec tous les mioches derrière lui, il m’a crié brusquement dans l’oreille : “Alors on mate, on mate à mort” et il a éclaté d’un rire aigu et derrière lui les gamins riaient sans avoir rien compris.

Ils dormaient dans les roulottes, pas très loin de la rivière, juste derrière le petit bois. Au village, ils l’appellent le petit bois aux putes. Aller au petit bois, on sait ce que ça veut dire. Elles sont dans des voitures à attendre. Ce qu’elles font, même y penser c’est mal. Sauf quand ça vient en dormant, ça on ne peut rien contre. Je passe souvent sur mon vélo, vite, vite pour ne pas les voir trop longtemps, elles me font de ces signes, me crient des choses sales comme “Viens, viens, on va te la faire grandir” ou pires encore. Les salauds en mobylette rôdent par ici. Pas étonnant. Ils me poursuivent en essayant de me faire tomber de mon vélo. Ils se moquent de moi : “Baisse la tête, t’auras l’air d’un coureur”, me traitent d’idiot, de crétin, de débile, de con, de “bête à manger du foin”, de “pas fini, pas bien cuit”. Ils ne me laissent tranquille qu’après m’avoir fait tomber ou bien je mets pied à terre et j’attends, ils se lassent, s’en vont tourner autour des putes. Le soir, j’ai vu qu’elle n’était plus à la vogue. Ce n’était pas encore l’heure du cirque. Je suis un peu allé voir par là-bas. Avant d’arriver vers le champ des nomades, il y a une très longue descente. Je l’ai faite en roue libre, j’ai déjà calculé plusieurs fois le temps que je mettais, puis je l’ai multiplié pour voir combien cela ferait au kilomètre si je roulais toujours à la même vitesse. Quand j’étais gamin, on faisait des courses par ici, celui qui irait le plus vite, celui qui irait le plus vite en se tenant d’une seule main, celui qui irait le plus vite en se tenant de zéro main.